

L'autre monde

Tout est obscur. Je progresse dans le secret. Les branches les plus souples giflent mes yeux, l'air du manteau de nuit crisse à mes oreilles. Le monde est ma forêt, ma forêt est le monde, à travers le vert sombre surgit un morceau de ciel noir, incrusté d'étoiles. J'arrête. Mon ventre se serre. La terreur et le halètement sont mes compagnons de nuit, je les connais, les apprivoise, leur murmure au-dedans. À mes côtés un ru se faufile entre de puissants rocs marbrés de vert-de-gris. Il a plu. L'odeur des bois m'assaille, mon cœur bat de plus en plus fort, vite un bond de côté. Éviter la clairière. Éviter le regard des hommes. Je m'enfoncé un peu plus dans le secret, l'interdit, l'indicible gouffre de nuit. Mon dos est lacéré. Rien de plus captivant que ce monde humide et vert que je pénètre en suant, langue pendante, filets de bave en écharpe, l'œil démesuré, dans la hâte nue de ma fuite. Mes narines ouvertes sont deux sexes d'ombre que la saillie appelle. J'aime cette peur lancinante, le bruit de mort à mes trousses. J'aime la terreur qui me guide. Je franchis les fossés où tombèrent mes aïeux, en bondissant je

crie, au mépris de toutes les règles de fuite qu'on m'a apprises depuis que l'équilibre me tient au sol. Je crie et pense à ces vieux solitaires empreints de calme brun. J'évite les crevasses. Je transperce les arbres et le vert de la nuit, jaillis hors des fourrés, rien n'est mort tout autour. L'obscurité m'enveloppe les oreilles et le crâne comme un casque de mousse. Mais l'obscurité n'est rien, les étoiles piquent le ciel glacé. À présent les feuilles sont tombées, les branches sont mes sœurs, une autre clairière se dessine, je ralentis ma course. J'y suis. J'ai franchi la frontière. De loin j'aperçois une silhouette connue, puis deux. Mon souffle est apaisé. Ils me regardent comme chaque fois. Ne savent rien. Je suis passé dans l'autre monde et ils n'en savent rien. Dans les premières lueurs du jour j'aurai sous mes paupières le souvenir de lueurs oubliées, de sombres béatitudes, de belles extases fossiles qui s'éteindront bientôt.

II

La forêt du Morois

Je n'ai jamais vu ce tableau. J'en ai acheté la carte postale un jour d'été, sur le petit présentoir disposé contre un des murs épais de la maison natale de Gustave Courbet, dite aussi « Musée Courbet », à Ornans, dans le département du Doubs. Il s'agit d'une assez belle maison au bord de la Loue, dédiée à celui qui propulsa le nom d'Ornans bien au-delà de ses rives.

Sur ce musée Courbet, il n'y a somme toute pas grand-chose à dire. Il est petit, sérieux, modeste, et attentionné envers ses visiteurs. On s'y sent plutôt bien. On y entre, et les murs entre lesquels résonnèrent tant de voix oubliées, les portes que poussèrent tant de mains évanouies, nous signifient avec force que la vie qui fut là n'est finalement pas si loin. Il suinte de ces murs anciens et quelque peu décatés la profuse nostalgie d'une époque révolue, celle des amateurs nonchalants et autodidactes, des gens très peu pressés, de ces érudits un peu gris dont la candeur juvénile contraste avec l'allure

immanquablement vieillotte de leur démarche et de leur accoutrement, l'intemporalité provinciale de leurs inquiétudes. En cela il fait penser au délicieux musée Stendhal de Grenoble, ou aux Charmettes de Rousseau. Ce n'est pas qu'il ouvre à proprement parler sur un autre monde, non. C'est plutôt qu'il a le parfum légèrement sucré d'un monde en train de lentement s'effacer – comme semble s'effacer l'arrière-plan ligneux et à peine esquissé de ce *Cerf courant sous bois*.

Le premier mot qui me vient à l'esprit à propos de ce tableau est le mot « saisissement ». Je pense que cela est moins dû à l'instantané de la course du cerf (qui, peu détaillé lui aussi, est proprement « saisi » en sa course comme par le prompt déclic d'une photographie au un millième) qu'à la puissance suggestive de l'arrière-plan esquissé, qui dit la profondeur insondable de la forêt. Et du reste, le mot « saisissement » s'applique dans mon esprit non au sujet représenté, mais à celui qui l'observe une fois qu'il a été saisi en sa course – en l'occurrence moi-même : je suis celui que saisit ce tableau.

Le deuxième mot est le mot « effacement ».

J'ai longtemps trouvé étonnant, pensant aux immensités sombres et denses des forêts d'Europe centrale ou de Russie, les traversant parfois ou longeant leur lisière

lors d'un voyage en train, que, n'ayant pourtant jamais pratiqué l'allemand, ce soit invariablement le mot « Wald » (et non « forêt », « selva », « wood » ou « bois ») qui me vienne à l'esprit pour les qualifier. Sans doute le fait que la langue allemande soit celle des langues d'Europe occidentale qui m'est la plus étrangère n'est pas pour rien dans ce choix inconscient pour dire l'altérité, ou l'étrangeté absolue.

La forêt ici à peine esquissée ouvre pour moi sur le mystère d'un monde où nous n'avons nulle place. Il ne s'agit pas de ces bois très peu ensauvagés où nous allons nous promener, ni même des sombres forêts des légendes, hostiles à toute présence humaine – mais d'un espace irréductible à toute formulation, à toute représentation picturale ou verbale. Il s'agit d'un monde vu, senti et agrippé par d'autres sens que les nôtres, un monde qui, même s'il venait parfaitement redoubler celui que nous avons sous les yeux, s'en démarquerait toujours comme en une dimension parallèle, inconnaissable et à jamais insondable. Il s'agit d'un monde d'avant nos regards et nos mots : le monde de l'animal, que nous ne savons ni ne pouvons soupçonner. L'espace qui se dessine à travers cette esquisse de vert recoupe à peu près celui de l'« Ouvert » rilkéen.